

## HOMÉLIE 8

Prononcée dans l'église de Saint-Paul, les Goths faisant la lecture, et même après qu'un prêtre Goth eut prêché.

1. Je voudrais que les Grecs fussent présents aujourd'hui; en écoutant cette lecture, ils comprendraient quelle est la puissance du Crucifié, la puissance de la croix, quelle est la noblesse de l'Eglise, l'inébranlable fermeté de la foi, la honte dont l'erreur est couverte, la risée dont les démons sont l'objet. Les doctrines des philosophes sont désormais renversées chez le peuple même qui parle leur langue; nos enseignements prévalent et dominent dans les idiomes étrangers : leurs systèmes ont disparu comme une toile d'araignée; nos croyances demeurent plus fermes que le diamant. Qu'est devenue la parole de Platon et de Pythagore, de ceux qui brillèrent dans Athènes ? Elle s'est évanouie. Et celle des pêcheurs et des faiseurs de tentes ? Elle retentit non seulement chez les Juifs, mais encore chez les nations étrangères, plus éclatante que les rayons du soleil, comme vous venez de l'entendre. Les Scythes et les Thraces, les Sarmates, les Maures, les Indiens, les peuples répandus jusqu'aux extrémités du monde, ont transporté la même vérité dans leur propre langue, et tous y puisent la saine philosophie. Jamais n'imaginèrent rien de pareil, pas même en rêve, ceux qui parmi les Grecs s'en vont portant la longue barbe, écartant de leur bâton ceux qu'ils rencontrent sur l'agora, secouant leurs longs cheveux incultes, ayant l'aspect de lions plutôt que d'hommes. Quant à nous, nous avons appris à faire consister la philosophie dans les sentiments de l'âme, et non dans l'extérieur du corps. Qu'une courtisane qui n'a pas pour elle la beauté, ait recours au fard, aux couleurs factices, à l'éclat des vêtements, à tant d'autres moyens semblables, pour se donner une grâce empruntée et déguiser sa laideur réelle, mais une femme naturellement belle, gracieuse, jeune et distinguée, s'en repose sur l'attrait vainqueur des dons de la nature, et nul n'a besoin de tels auxiliaires; elle les repousse même avec dédain, parce qu'ils cacheraient et déguiseraient plutôt ses avantages.

La même chose a lieu dans l'Eglise et chez les étrangers. Ceux-ci, n'ayant pas la beauté réelle ni les charmes de la piété, cherchent à se relever par la grâce du langage, l'élégance des expressions, les mots heureux, la parure même, la forme des vêtements et beaucoup d'autres artifices. Parmi nous rien de pareil; on répudie toutes ces choses, tout ce qui frappe les yeux, pour ne laisser paraître que la vraie beauté; on n'aiguise pas sa langue, on ne vise pas à l'éclat du discours; c'est dans la force des pensées que gît notre philosophie, c'est dans la manifestation des œuvres et dans la régularité de la vie que nos maîtres ne cessent de proclamer la grâce divine dont ils sont remplis. De là vient qu'ils ont pris en quelque sorte dans leurs filets, les solitudes avec les contrées habitées; et non seulement la terre, mais encore la mer; en même temps que les villes, les montagnes, les collines et les vallées; avec la Grèce, les nations barbares; avec les hommes constitués en dignité, ceux qui vivaient dans la dernière indigence; et les femmes avec les hommes, les jeunes gens avec les vieillards. Là ne s'est pas arrêtée leur course, ils sont allés plus loin; comme si ce n'était pas assez pour eux de conquérir notre terre, ils se sont élancés sur l'océan pour envelopper dans ces mêmes filets d'autres barbares et jusqu'aux îles Britanniques. Partout où vous irez, vous trouverez dans la bouche de tous les hommes le nom des pêcheurs; ce qui n'est certes pas un effet de leur puissance, mais bien de la puissance du Crucifié, qui leur avait préparé les voies, qui de ces hommes sans instruction aucune et plus muets que les poissons, avait fait des prédicateurs capables de vaincre tous les rhéteurs, tous les écrivains et tous les sophistes.

Que personne donc ne regarde comme un déshonneur pour l'Eglise que nous ayons fait lever et parler des barbares au milieu de vous. C'est plutôt la gloire et le triomphe de l'Eglise, c'est le rayonnement de la puissance renfermée dans la foi. Voilà ce que le prophète annonçait si longtemps d'avance : «Il n'est pas de langue, il n'est pas d'idiome où leur voix ne soit pas entendue; elle a passé par toute la terre, et leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de l'univers.» (Ps 18,4-5) Un autre retrace les mêmes faits sous une autre image : «Les loups et les agneaux paîtront ensemble, le léopard reposera à côté du chevreau, et le lion broutera l'herbe comme le bœuf.» (Is 65,25) Il n'est question ici ni des lions, ni des agneaux, ni des léopards, ni des chevreux; ce sont des images prophétiques annonçant que la férocité des hommes les plus cruels, calmée par l'heureuse influence de l'Evangile, ne se distinguerait plus bientôt de la mansuétude des hommes les plus doux. Voilà ce que vous contemplez aujourd'hui : ce peuple naguère le plus éloigné de nous par ces mœurs, se confond désormais avec les brebis de l'Eglise, est dans la même bergerie, vit dans les mêmes pâturages, prend part au même banquet.

2. Que les Juifs soient couverts de honte, eux qui lisent la lettre et ne comprennent point l'esprit. Que les Gentils courbent la tête, eux qui, voyant la vérité briller d'un plus vif éclat que le soleil, demeurent attachés à des statues de pierre et plongés dans la nuit. Que l'Eglise soit glorifiée, elle qui rayonne chez toutes les nations, comme portée sur des ailes. Le soleil est un bien commun, la terre l'est de même, ainsi que l'air et l'eau; mais la prédication évangélique l'est devenue beaucoup plus encore. De là ce langage de Paul : «J'espère obtenir quelque fruit parmi vous, comme chez les autres nations. Je suis redevable envers les Grecs et les barbares, les sages et les insensés; aussi mon désir est-il d'aller, porter l'Evangile au milieu de vous qui résidez à Rome.» (Rom 1,13-15) Et ne vous étonnez pas qu'il en soit ainsi dans le Nouveau Testament, puisque la même chose avait lieu dans l'ancienne alliance. En effet, le premier père de la synagogue et de l'Eglise, de celle-là selon la chair, de celle-ci selon l'esprit, était un barbare sorti du sein de la Perse, je veux parler du patriarche Abraham. Il n'avait pas ouï parler d'Ecriture, il ignorait la prophétie, il n'avait pas de maître, l'histoire lui était inconnue, puisque Moïse ne devait exister que longtemps après; il n'avait rien appris de ses ancêtres, rien des événements futurs. Il était né, je l'ai dit, il avait grandi dans la contrée des Perses; et tout à coup il acquit un tel degré de philosophie qu'il anticipa sur les préceptes évangéliques et qu'il en réalisa plusieurs dans sa vie. Ayant reçu l'ordre de quitter sa terre natale, d'abandonner sa maison, ses amis et ses proches, pour aller dans un pays étranger, il n'éprouva pas de faiblesse humaine, il ne se laissa pas enchaîner par ses affections, il ne pensa ni ne raisonna de la sorte : Délaissant le visible et le certain, irai-je me lancer dans l'obscur et l'incertain ? Non, ayant la foi pour guide et la promesse de Dieu pour bâton, il se mit en route, repoussant ce qu'il avait sous la main, embrassant ce qu'il n'avait qu'en espérance; et c'est ainsi qu'il devint l'aïeul de l'Eglise.

Il nous est de même ordonné de mépriser les choses du siècle, celles qui frappent les yeux, et de nous porter par l'espérance vers l'inconnu, d'avoir la foi pour ancre et l'avenir pour but. A cela se rapportent ces expressions de Paul : «C'est par l'espérance que nous sommes sauvés; or, si nous voyons l'objet espéré, ce n'est plus de l'espérance.» (Rom 8,24) Il a dit encore dans le même sens : «Cette courte et légère tribulation que nous souffrons dans le temps présent, prépare pour nous dans les sublimes hauteurs des cieux un poids éternel de gloire; car nous n'envisageons pas ce qui se voit, mais bien les choses invisibles.» (II Cor 4,17-18) Ce bienheureux Abraham, après avoir abandonné sa patrie et fixé sa tente sur une terre étrangère, retrace de nouveau par ses actions les préceptes que donnera plus tard l'Apôtre. Il avait érigé ce splendide trophée, remporté cette étonnante victoire, terrassé les rois barbares, non par la force matérielle, mais par la puissance de la foi; comme ceux qu'il venait de sauver le pressaient d'accepter la récompense de ses fatigues, comme l'un de ces étrangers lui disait : «Prenez pour vous les chevaux, et laissez-nous les hommes,» que répondit-il ? «Je lève la main en face du Dieu très-haut que je n'accepterai rien de vous, pas un bout de corde, pas une courroie de chaussure.» (Gen 14,21-23) Ne voyez-vous pas là réalisée d'avance cette parole de l'Evangile : «Vous avez gratuitement reçu, donnez gratuitement ?» (Mt 10,8)

Moïse à son tour, quoiqu'élevé dans le palais d'un roi barbare, n'en éprouva pas la plus légère atteinte; il ne montra pas moins de philosophie que n'en avait montré le patriarche; dédaignant les mets délicats, s'élevant au-dessus de toutes les délices, foulant aux pieds les trésors, la couronne et le sceptre de l'Egyptien, il n'eut d'autre ambition que d'aller avec ses frères pétrir et façonner l'argile. Voilà pourquoi l'admiration que Paul laisse éclater pour lui : «Il tenait les opprobres du Christ pour une richesse supérieure à tous les trésors de l'Egypte.» (Heb 11,26) Montrant ensuite d'où provenaient ces sublimes leçons, il ajoute : «Il soutint la présence de l'invisible comme s'il l'eût vu,» c'est la foi à sa plus haute puissance. Gardons-nous donc d'estimer un déshonneur la présence des barbares dans l'Eglise, voyons-y plutôt son plus bel ornement.

Notre Seigneur Jésus Christ lui-même, dès qu'il fut descendu sur la terre, commença par appeler à lui les barbares. Il était encore dans la crèche qui lui servit de berceau, quand les mages vinrent de la Perse pour l'adorer. Chose étonnante, inouïe, quand un roi doit faire son entrée dans une ville, tout se couvre de tentures et d'illuminations, les puissants et les magistrats vont tous à sa rencontre dans un pompeux appareil; ils sont accompagnés de flûtes, de trompettes, de harpes, de toute sorte d'instruments de musique; splendides sont les vêtements, splendides les guirlandes, la magnificence règne partout : et, quand le Roi des cieux vient en ce monde, rien de pareil, c'est absolument le contraire; une pauvre cabane, une crèche, une mère sans éclat, la plus profonde indigence. Et cependant, s'il l'eût voulu, il pouvait en venant ébranler le ciel et la terre, lancer la foudre devant lui; que dis-je ? il n'avait qu'à montrer sa divinité, ce qui l'aurait emporté sur les pompes les plus éclatantes. Il n'a pas

ainsi procédé; car il venait sauver, et non perdre les hommes, les corriger, et non les effrayer, foulant aux pieds dès le principe tout faste et tout orgueil humain. Aussi ne s'est-il pas simplement fait homme, il s'est fait pauvre, il s'est choisi une humble mère, une vile habitation, atteignant du premier pas et dès sa naissance les dernières limites de la pauvreté. Quelle est la femme, dites-moi, serait-ce la plus misérable de toutes celles qui mendient leur pain, qui n'ait pas une couche pour y déposer son nouveau-né ? Celui-ci n'a pas de berceau, il n'a qu'une crèche telle quelle, dans une cabane délaissée, pas même dans une hôtellerie. C'est dans ce splendide et magnifique appareil qu'il fait son entrée en ce monde. Que cette entrée ne porte pas à votre esprit l'idée d'un déplacement; n'y voyez que de la condescendance de l'incarnation.

3. C'est aussi l'incarnation que Paul nous annonce en s'exprimant ainsi : «Quand il aura introduit de nouveau son premier-né dans ce monde;» (Heb 1,6) car où pourrait entrer celui qui est présent partout et qui remplit tout ! C'est l'incarnation, encore une fois, qui se manifeste dans cette parole. En paraissant donc avec une telle humilité sur la terre, en foulant aux pieds le faste humain, en rejetant toute prétention, il nous enseigne à tous de vivre dans la modestie, à ne pas mépriser l'indigence, à respecter la mendicité, à ne pas soupirer après les richesses, à regarder les pompes d'ici-bas, non comme une grandeur réelle, mais comme une chose plus légère que l'ombre, plus mobile que la feuille, plus trompeuse que le rêve. A peine introduit, il appelle à lui les barbares, et les plus barbares de tous, les mages, des hommes parvenus au dernier degré de l'impiété. Comme le mal avait tout gagné dans le monde, comme la superstition régnait partout avec l'odeur et la fumée des sacrifices, le remède n'apparaissait nulle part; la loi était impuissante, les prophètes n'avaient rien pu corriger; ni les exhortations, ni les miracles, ni les reproches, ni les châtements, n'avaient servi de rien, le sang humain inondait la terre, la nature elle-même était outragée; entendez le Prophète : «Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons;» (Ps 105,37) les autels étaient renversés, les prophètes égorgés, le seul temple élevé au vrai Dieu penchait vers sa ruine et se trouvait peuplé d'idoles, le peuple placé au milieu des autres pour les instruire leur devenait une occasion de blasphème : «Mon nom est par votre fait blasphémé parmi les nations;» (Is 52,5) les holocaustes, les solennités, les néoméies et les sabbats, toutes les autres cérémonies du culte, la vertu ne les animant plus, étaient un objet de mépris et de répulsion; la voix accusatrice de Dieu descendait du ciel, et sur la terre retentissaient les voix gémissantes des prophètes, les désordres régnant de toute part y joignaient la leur; la puissance du mal était effrayante, on eût dit une épaisse nuée, une nuit profonde, l'iniquité exerçait insolemment son empire, une sorte de proscription pesait sur la vertu, la tempête. était au loin déchaînée, les vagues se succédaient sans interruption, à chaque instant de nouveaux naufrages, tous allaient sombrer, on n'entendait plus la voix du pilote, l'art des navigateurs demeurait sans pouvoir; seuls dominaient les esprits de malice; plus d'espoir de salut, nul n'osait invoquer la puissance divine; et comment l'eût-on osé, quand les accusations des prophètes et la honte des anges qui président aux destinées de chaque nation, s'opposaient à cette prière ? Les choses elles-mêmes appelaient le Créateur de tout, celui qui, dès l'origine, avait façonné le genre humain.

La maladie touchait donc à son dernier période, cette maladie causée surtout par l'orgueil et l'arrogance; le bouleversement était complet : c'est alors que le Fils de Dieu, quittant le trône paternel, descendit sur la terre. En entendant toutefois qu'il s'est élancé, gardez-vous bien de croire qu'il a changé de demeure et qu'il a quitté les cieus; tandis qu'il résidait dans le sein virginal, il était auprès de son Père. Ne demandez pas comment, ne cherchez pas à vous expliquer ce mystère; quand c'est Dieu qui agit, il ne faut avoir recours qu'à la foi, à la soumission, à l'adhésion de l'âme. Lorsqu'il fut donc venu et qu'il eut vu le malade étendu sur sa couche, je veux dire le genre humain croupissant, non dans une couche ordinaire, mais dans l'iniquité, abandonné des médecins, assailli par les passions, vaincu par le mal; lorsqu'il eut vu la nature humaine consumée par toute sorte de maladies, désespérant désormais d'elle-même, et le médecin qui devait guérir ses plaies devenu son accusateur implacable, je veux dire la loi ne servant plus qu'à l'aggravation de ses crimes et de sa responsabilité; lorsqu'il eut considéré sa faiblesse accablante et la gravité de son état, ce qui n'exigeait pas moins que l'intervention même de Celui qui nous a d'abord créés, voici comment il s'y prend dès le principe : il revêt notre nature débilitée et vaincue, pour recommencer la lutte dans de telles conditions; du premier coup il déracine l'orgueil, source de tous les maux.

C'est l'orgueil, en effet, qui de l'ange a fait le démon, comme le dit clairement l'Apôtre : «Ne choisissez pas un néophyte, de peur que, s'enflant d'orgueil, il n'encoure le même jugement que le démon.» (I Tim 3,6) C'est encore l'orgueil qui fit chasser Adam du paradis;

ayant écouté cette parole : «Vous serez comme des dieux,» (Gen 3,5) séduit par une telle espérance, il porta la main sur l'arbre défendu, méconnaissant la loi, transgressant le précepte. Aussi Dieu a-t-il préparé le remède qui convenait à la maladie. Il a fait pour les passions de l'âme ce que les médecins recommandent pour les infirmités du corps, ce que nous faisons nous-mêmes, procédant par la voix des contraires, réchauffant la partie refroidie, humectant le membre desséché. L'âme s'étant élevée et comme enflée par l'arrogance, il emploie le remède le plus propre à réprimer cette élévation, à réduire cette enflure. Et ce remède, quel est-il ? A l'orgueil il oppose la mort; et non seulement il a voulu que notre corps fût mortel, mais encore il l'a rendu sujet à la pourriture, à la décomposition, il en a fait la pâture des vers, un foyer de puanteur : c'est ainsi qu'il a posé les fondements de l'humilité, ne permettant pas que l'homme même le plus superbe puisse franchir certaines limites. Quoi de plus repoussant qu'un cadavre humain ? quoi de plus misérable qu'un mort ?

4. Ne vous révoltez pas de ces images, mon bien-aimé; voyez-y plutôt la sollicitude de Dieu pour nous. Le mort n'a plus la pénible impression de ces choses, et le vivant se fait d'un corps étranger une école de philosophie. Quelque haut qu'il porte la tête, quelque grandes que soient ses prétentions, s'il approche d'une tombe, dès qu'il en sent les exhalaisons, dès qu'il aperçoit le peu que nous sommes, il se rabaisse et s'humilie, il descend jusqu'à l'enfer même. Et pour vous bien convaincre que Dieu s'est réellement proposé ce but, qu'il a voulu, non ravalier notre nature, mais réprimer notre orgueil et tenir constamment l'homme dans les bornes de l'humilité, l'orgueil ayant été la première cause de sa chute, écoutez ce que dit le prophète Isaïe : «Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore ?» (Is 14,12) Il ne s'adresse pas à l'astre qui porte ce nom, puisque cet astre n'est jamais tombé, mais garde au ciel la place et poursuit la course qui lui fut assignée. Quel est donc le sens de cette parole : «Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore ?» C'est d'un roi barbare qu'il parle ainsi; il le nomme Lucifer à raison de l'éclat qui l'entoure, du diadème et de la pourpre, de la brillante escorte de ses satellites, du reflet des armes, de l'or qui reluit partout, du poli des lances, de tout l'appareil qu'il déploie; c'est aussi parce qu'il porte en tout lieu l'épouvante et la destruction.

La preuve qu'il ne parle pas de l'astre appelé Lucifer, et que c'est ici une métaphore, c'est qu'il poursuit en ces termes : «Tu disais dans ton cœur : Je m'élèverai jusqu'au ciel, je placerai mon trône au-dessus des étoiles, et je serai semblable au Très-Haut.» (Ibid., 13) Or, nul n'ignore qu'un astre n'a ni pensée ni intelligence ni parole; il s'agit donc d'un roi blasphémateur, superbe et fastueux, qui tient cet insolent langage. Quel est ce roi ? Nous pouvons aussi le dire; mais vous ne devez pas tout apprendre de nous, il est bon que par votre méditation et votre vigilance vous scrutiez les trésors cachés des livres saints; revenez au passage du prophète, et vous saurez quel était ce roi, son peuple et son époque; il est écrit : «Donnez au sage une occasion, et il deviendra plus sage.» (Pro 9,9) Ce fut quand ce roi, après avoir acquis tant de gloire et de richesses, envahi le monde entier, reculé les bornes de son empire, fut tout à coup enlevé par la mort, que le prophète, voyant les vicissitudes des choses humaines, s'écria : «Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore ?» toi qui renversais les rois et ravageais les peuples ? Puis il ajoutait avec une piquante ironie : «Tu disais en toi-même : Je monterai jusqu'au ciel, je placerai mon trône au-dessus des étoiles, et je serai semblable au Très-Haut. Et maintenant tu descendras dans l'enfer, on te donnera la pourriture pour couche, et les vers pour couverture.» Vous le voyez, Dieu a voulu que telle fût la destinée de notre corps, pour qu'elle devint un remède à notre jactance. L'homme se montrant si fier pendant la vie, il l'instruit et le corrige par les humiliations qui suivent la mort, en lui remettant en mémoire les vers, la puanteur, la putréfaction, afin qu'à cette pensée il revienne de son arrogance, détournant ses yeux du présent qui l'enorgueillit, et les portant sur sa fin prochaine et sur le changement qui doit s'opérer en lui. Voilà pourquoi nous avons en partage un corps sujet à la souffrance pendant la vie, foyer d'infection après la mort.

Si, telle étant notre nature, beaucoup se laissent emporter à ce degré d'arrogance et de folie de se croire égaux à Dieu, de prétendre s'élever jusqu'au ciel, à quelle iniquité se seraient-ils arrêtés sans un tel frein ? Ce n'est pas seulement un roi qui montre de semblables prétentions, c'est encore un autre, dont le prophète Ezéchiel relève ainsi la démence : «Tu as dit : Je suis Dieu, et non un homme habitant les profondeurs de la terre; quand tu seras sous la main de ceux qui te perceront, oseras-tu dire encore : Je suis Dieu, et non un homme ?» (Ez 28,2) Voyez-vous comme il insinue que la mort est entrée dans ce monde pour réprimer l'orgueil, pour étouffer dans sa racine la funeste pensée que le diable au commencement jeta dans l'âme de notre premier père ? De cette même pensée naquit l'idolâtrie, le comble de la

perversité humaine, puisque c'est la prétention que beaucoup ont eue d'être égaux à la divinité. Les dieux de la Grèce, en effet, ne sont que des hommes divinisés; c'est pour empêcher ce sacrilège que Dieu nous a soumis à la mort, nous faisant ainsi toucher la faiblesse de notre nature. Voilà pourquoi le Fils unique de Dieu s'est entouré dans sa naissance des humiliations les plus propres à nous convaincre de notre néant, à nous persuader de fouler aux pieds tout ce qu'on appelle grandeurs humaines; ainsi s'expliquent la pauvreté de son réduit et le dénûment de sa mère; c'est encore pour cela qu'il attire à lui des barbares aussitôt après son arrivée. Mais pour quel motif encore ? Le genre humain était profondément perverti, je le répète, tous désespéraient de leur salut; aussi le Sauveur s'empare-t-il dès l'abord de la citadelle du démon et se saisit-il de ses armes les plus puissantes, afin que personne ensuite n'ait plus un motif de désespérer, il se propose en outre de confondre les Juifs, qui n'osent pas eux-mêmes avancer. Voici des hommes qui ont fait un long voyage pour le voir et l'adorer, demandant partout «où est le Roi des Juifs ?» (Mt 2,2)

5. Chose étonnante, chose incompréhensible ! c'est une voix barbare qui la première annonce le Fils de Dieu dans la Judée, où cependant avaient vécu les prophètes, les patriarches et les justes, où se trouvaient la loi, l'arche, le testament, le temple, les sacrifices, le culte tout entier : ceux qui se sont nourris au milieu de toutes ces lumières sont instruits par des étrangers; ceux qui n'avaient jamais ouï parler de ces choses deviennent les instituteurs du peuple qui les a dans ses mains. De là cette parole ironique du prophète David : «Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains projets ?» (Ps 2,1) Comment sont-ils restés dans le vide ceux qui n'ont pas accueilli le Sauveur prophétisé ? Ainsi n'ont pas fait les mages; quittant leur patrie, leur maison, leurs amis et leurs proches, bravant tous les dangers, ils ont entrepris une longue pérégrination. Parvenus à la ville royale, ils demandent où est né le nouveau Roi, sans se préoccuper du courroux de celui qui règne, des fureurs de la multitude, des pièges qui peuvent leur être tendus dans cette même ville. Ils ont la mission de prêcher, ils enseignent la sagesse, ils sont déjà martyrs, quoique vivant encore, ils affrontent la mort, les périls n'ont rien qui les effraie, ils dédaignent la vie présente, ils proclament avec assurance ce qu'ils ont appris, ils annoncent le nouveau-né au milieu de ce peuple, dans les murs de cette cité. L'étoile se cache, pour qu'ayant perdu leur guide ils soient dans la nécessité de s'instruire auprès des Juifs, ou mieux de les instruire en les interrogeant; ils ne demandent que le lieu de la naissance, n'en ignorant pas le fait. Or, voyez la divine sagesse et la manière dont ils sont appelés : Dieu ne leur envoie pas un prophète, qu'ils n'eussent pas admis, ni un apôtre, qu'ils n'eussent pas écouté; ni des écritures, qu'ils ne connaissent pas : pour les tirer de l'erreur, il se sert des choses qui leur sont les plus familières, dans lesquelles ils furent de tout temps versés. Ils sont mages, ils font profession d'étudier le cours des astres : une étoile leur apparaît qui les amène hors de leur patrie; étoile qui n'est pas du nombre de celles que nous voyons, mais qui manifeste plutôt sous cette forme une vertu invisible et divine. Cette étoile les attire pour les détacher désormais du culte des astres, pour les soustraire au joug de l'astrologie.

Paul marche à cet égard sur les traces du Seigneur, puisqu'il dit : «Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur du Christ.» (I Cor 4,6) De même que le Seigneur, quand il veut appeler les mages, fait briller une étoile à leurs yeux, afin que la vue d'une chose qui leur est si familière les entraîne aisément, qu'ils viennent contempler le souverain Maître des étoiles, et qu'ils renoncent à cet esclavage pour devenir ses serviteurs; de même l'Apôtre, voulant abolir la circoncision, envoie Timothée après l'avoir circoncis. C'est aux Juifs que devait être envoyé ce disciple; mais, comme il était né d'un père gentil, quoique d'une mère juive, il n'avait pas reçu la circoncision : en l'y soumettant, Paul agit à la façon des pêcheurs, qui mettent l'appât à l'hameçon avant de le jeter à la mer. La mer, c'est ici la synagogue, les Juifs sont les poissons, Timothée est l'hameçon, la circoncision l'appât, Paul le pêcheur; et celui-ci se garde bien de jeter l'hameçon à la mer sans y avoir mis l'appât : ainsi s'explique la circoncision de Timothée. Si Paul l'eût envoyé sans cette précaution, les poissons auraient fui, ne voyant que l'hameçon; au lieu qu'en reconnaissant leur nourriture habituelle, ils y viendront avec avidité, de telle sorte que la proie ne sera pas ainsi perdue : attirés par la circoncision, ils seront retenus par la parole doctrinale. L'événement justifia cette prévision; le disciple circoncis fut accepté par ses frères, et sur ce point abrogea la loi. Telle est l'économie du plan divin : un abaissement d'abord, et puis une élévation.

Ainsi fit encore le Christ en appelant les barbares. De même que, pour rappeler les hommes, il a revêtu l'humanité, dans la forme et dans la nature; de même, pour appeler les mages, il fait passer une invisible vertu dans l'éclat d'une étoile. La marche même qu'elle suit vous montre qu'elle n'est pas du nombre des autres; elle ne va pas de l'orient à l'occident, elle

va du nord au midi, position de la Palestine par rapport à la Perse; de plus, elle brille le jour, et non la nuit, ce que ne fait pas une étoile; autre différence, elle paraît et disparaît tour à tour; enfin, elle se dérobe quand les mages entrent à Jérusalem, elle brille de nouveau quand ils s'éloignent du roi. D'où il résulte clairement qu'elle est une force douée d'intelligence, qu'elle se meut au gré d'une volonté. Ce n'est pas la seule preuve, remarquez aussi qu'après les avoir conduits à la crèche, elle ne brille plus au ciel et s'arrête sur la terre, à l'endroit même où se trouve l'enfant, sur sa tête en quelque sorte; une étoile n'aurait jamais pu indiquer un lieu si petit et si restreint. Vous savez parfaitement qu'à raison de sa hauteur, elle ne pourrait pas même indiquer une ville, et diriger perpendiculairement ses rayons sur un point dont elle est séparée par une telle distance. Celle-ci montre un étroit réduit, et même une crèche, se plaçant près de la tête de l'enfant, et disparaît aussitôt que sa mission est remplie : dernier trait qui la distingue de toute étoile.

6. Si les mages disent : «Nous avons vu son étoile,» (Mt 2,2) c'est une locution qui tient à leurs études accoutumées; mais, dès qu'ils y sont amenés, leur erreur se dissipe. Or, s'ils voient la vérité dès qu'ils aperçoivent l'étoile, c'est qu'ils ont adoré l'enfant; tant qu'ils eussent cru voir une étoile ordinaire, ils ne l'eussent pas adoré. Qu'espéraient d'un tout petit enfant ces étrangers, ces voyageurs, ces barbares ? Comment pouvaient-ils savoir qu'il remporterait la victoire, qu'il les paierait de retour, eux venus de si loin ? Ne voyaient-ils pas le danger suspendu sur sa tête ? Comment ne leur vint-il pas en pensée que cet enfant serait selon toute apparence dépouillé de la vie, mis à mort par le monarque régnant ? Et lui-même quel signe de royauté leur offrait-il dans sa personne ? Où se trouvait son palais, ses gardes, ses soldats, ses serviteurs, et les lances, et les boucliers resplendissants d'or, et les somptueux portiques, et les eunuques rangés autour de lui ? Rien de semblable, tout l'opposé, la crèche, une humble cabane, un logement d'emprunt, une mère pauvre, un extrême dénûment, de misérables langes. A qui donc offraient-ils l'or, l'encens et la myrrhe ? N'est-il pas évident que la foi les élevait au-dessus de tout ? Sublime et diverse était la signification de leurs dons; elle avait la dignité d'une prédication véritable. Il ne faut pas rejeter cette interprétation



descendue maintenant dans le vulgaire, que par l'encens ils reconnaissaient la divinité de cet enfant, sa royauté par l'or, sa possibilité par la myrrhe, qui présageait sa sépulture et servit réellement à l'ensevelir : voilà ce qu'ils annonçaient en acte. Ce qui s'accomplissait n'avait donc pas l'astronomie pour cause, mais bien l'économie du plan divin. Celui qui venait apporter la vertu sur la terre, n'allait certes pas introduire l'astronomie; il devait plutôt la détruire de fond en comble, puisqu'il ferait tout dépendre dans la vie de la volonté ou de la résistance, du bien ou du mal.

C'est encore pour cela qu'il nous a menacés de la géhenne et qu'il nous a préparé le royaume du ciel; si nous n'étions pas libres, si nous étions enchaînés à la nécessité, il ne nous eût fait ni menaces ni promesses, les uns et les autres supposant l'action de la volonté. Non, il n'eût pas établi de lois, il n'eût fait entendre aucune exhortation, il n'eût jamais accompli de si

grandes choses, si le genre humain portait le joug de la nécessité; mais, comme nous sommes libres, maîtres de notre volonté, nous corrompant dès lors par la négligence, nous élevant et nous améliorant par le zèle, le Sauveur est venu nous porter des remèdes appropriés à cette situation et devant nous conduire au salut; il s'est efforcé de corriger les hommes par la crainte de l'enfer et l'espérance du ciel, en les élevant par ses lois à la philosophie véritable. Que les généalogies, que le cours des astres ne mènent pas la vie humaine, les faits suffisent à le démontrer, sans le secours même des Ecritures. Si l'homme est soumis à la fatalité, si tout est déterminé dès sa naissance, pourquoi châtiez-vous le serviteur qui vous a volé ? pourquoi traînez-vous devant les tribunaux votre femme adultère ? pourquoi vous sentez-vous humilié vous-même quand vous avez commis du -mal ? Si le péché provient réellement de la nécessité, comment ne pouvez-vous pas même supporter une parole blessante, et regardez-vous comme un intolérable affront que quelqu'un vous appelle homicide ou fornicateur ? Dès que la faute ne dépend pas de votre volonté, l'action n'est plus même une faute, ni la parole un affront. En prononçant donc un jugement sur les autres, en n'épargnant pas les criminels, en rougissant de vos faiblesses, en les dérochant à tous les regards, en vous révoltant contre ceux qui vous les reprochent, vous proclamez en autant de façons que la nécessité ne pèse pas sur nous, que nous avons le redoutable honneur de la liberté; car nous savons bien pardonner à ceux qui ne' sont pas libres.

Si quelque possédé du démon vient à nous frapper, à déchirer notre manteau, à nous faire même une blessure, non seulement nous ne le punissons pas, nous ne l'appelons pas en jus lice, mais nous en avons encore sincèrement pitié. Pour quelle raison ? Parce que ce n'est pas le libre arbitre qui les y pousse, mais bien la force du démon. Si les autres péchés étaient donc commis sous l'impulsion de la nécessité, nous montrerions la même indulgence. Mais, comme nous savons qu'il n'y a pas là de nécessité, nous sommes inflexibles, maîtres à l'égard des serviteurs, maris envers les femmes et réciproquement, pères envers leurs enfants, docteurs envers les disciples, princes envers les sujets, législateurs envers les subordonnés; nous recherchons et punissons avec sévérité les fautes commises, nous avons recours aux tribunaux, nous n'épargnons ni châtiments ni réprimandes : en un mot, nous ne négligeons rien pour retirer du vice notre serviteur ou notre fils. C'est encore pour cela que nous appelons des pédagogues, que nous envoyons les enfants à leurs instituteurs avec des menaces ou même avec des punitions. Pourquoi, je le demande encore, et dans quel but ? Si c'est dans leur destinée d'être pervers, à quoi bon employer de tels moyens ? Il est donc manifeste que l'enfant ne subit pas une nécessité, que tout dépend de son libre arbitre. De là les remèdes que nous employons, de là nos efforts pour l'arracher à l'indolence et l'amener à la vertu. Je demande en outre pour quel motif nous traversons la mer, nous cultivons la terre, nous élevons des cités, nous mettons tout en œuvre contre les maladies, ne ménageant pas la dépense, appelant les médecins, entassant les remèdes, modérant nos appétits, réprimant la concupiscence. Si, comme vous le prétendez, la vie et la mort sont des choses fatales, c'est en vain que vous prodiguez l'argent, que les médecins vont et viennent; inutiles sont tous les raisonnements et toutes les précautions des malades.

Ce qui montre que tout cela n'est pas superflu, c'est la conduite universelle; elle renverse la doctrine de la fatalité : nous voyons par là que nous n'en sommes pas les esclaves, que tout en nous porte le noble caractère de la liberté. A quoi serviraient nos peines et nos sueurs pour acquérir la vertu ! s'il est décrété d'avance qu'un tel homme doit être bon, qu'il dorme ou se repose, il le sera; ou mieux, on ne peut pas réellement l'appeler bon, puisqu'il ne saurait se dispenser de l'être. Pourquoi donc tant de labeurs et de fatigues ? Si cet autre doit fatalement être mauvais, il a beau s'imposer d'incessantes sollicitudes, il sera mauvais; mais encore ne pouvons-nous pas le qualifier ainsi, puisqu'il n'est pas libre. De même, en effet, qu'un homme possédé du démon, – j'en reviens au même exemple, – s'il se porte à nous outrager, nous ne le regardons pas comme coupable, nous ne tenons pas même cette conduite pour un outrage réel, sachant qu'il agit sous l'impulsion d'une force étrangère; de même ne devons-nous pas appeler mauvais celui qui n'est tel que d'une manière irrésistible, ni bon celui qui se trouve soumis à la même nécessité. Si nous ne raisonnons pas de la sorte, tout sera confusion, désordre, bouleversement; il n'y aura plus ni vertu ni vice, ni sciences ni lois, ni rien de semblable. Voyez-vous où tend le démon avec ce trompeur appât, ce qu'il a voulu faire du monde entier, où tout aboutirait ? N'ignorant pas ces choses et d'autres en plus grand nombre que je pourrais énumérer, si je savais qu'elles suffisent aux âmes droites et sincères, fuyons l'iniquité, embrassons la vertu, et surtout rendons-nous Dieu propice, afin d'éviter plus tard la géhenne et d'acquérir les biens éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce

et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.